

de la barbarie et le faire monter jusqu'à notre niveau dans la civilisation, c'était de l'obliger à renoncer à ses habitudes nomades de peuple pasteur, et de le fixer sur le sol, en substituant à la tente mobile la maison bâtie. C'est à peu près comme si on disait que le meilleur moyen de rendre le lion timide et le mouton courageux, c'est de forcer le premier à manger de l'herbe et le second à manger de la viande. Pour ménager les transitions, le capitaine Richard avait fait construire des villages, des phalanstères, sur le modèle du campement arabe, c'est-à-dire une grande place centrale et, tout autour, des constructions n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et toutes reliées les unes aux autres, comme des alvéoles de ruche. Avec toute sa grande intelligence, il était enchanté d'avoir découvert la « tente en pierre ». L'emplacement de ces villages était bien choisi, sur le versant d'une colline, près d'une source, sous de très beaux arbres. De loin, cela ressemblait à un décor d'opéra-comique. Mais quand on y mettait le pied, il ne fallait pas deux minutes pour se convaincre que les fameuses tentes en pierre étaient aussi parfaitement inhabitables pour des Arabes que pour des Européens.

Fait bizarre, mais qui n'étonnera aucun sociologue sérieux ! La conception du capitaine devint tout d'abord, entre les mains des chefs arabes, un instrument d'exaction et de rapine. Les aghas et les caïds s'étaient bien gardés de soulever la moindre objection. Au contraire, ils avaient prodigué au philosophe des marques d'enthousiasme et ces louanges hyperboliques dans lesquelles ils sont passés maîtres : « Tu es le miroir de la vérité. » « Tu es le soleil de la justice », disaient-ils. « Ta parole est la manne céleste qui nourrit un peuple. » « Tu sais tout ; il est inutile de chercher à te tromper. » « Tu veux le bien par-dessus tout. » « Heureux qui t'approche et qui t'écoute ; il lit le livre de la Sagesse. » Puis, rentrés chez eux, ils avisaient l'homme le plus

opulent de la tribu et lui tenaient ce langage : « Tu sais ? Je viens de chez le Chrétien. Tu as vu la prison qu'il a fait bâtir. Il veut maintenant qu'elle soit habitée, et il m'a donné l'ordre de t'y envoyer, avec ta famille. » Le malheureux se récriait : « Qu'ai-je fait, Seigneur, pour aller en prison ? Je n'ai trempé dans aucun des méfaits qui nous ont valu des amendes. Je paye très exactement le zékkat (impôt sur les bestiaux) et l'achour (impôt sur les récoltes). » Alors, les chefs laissaient entendre que leur désobéissance à l'ordre du Chrétien leur ferait courir des risques, qu'il était juste qu'une indemnité convenable... L'homme opulent comprenait, et payait pour ne pas aller dans la tente en pierre. Les chefs recommençaient leur manège avec un autre, et, après avoir battu monnaie sur le dos de tous les Arabes aisés, ils descendaient jusqu'aux plus indigents qui, n'ayant rien à donner, étaient bien obligés de s'exécuter et d'aller s'installer dans les douars permanents du capitaine Richard, où ils se considéraient bientôt comme de véritables Latudes, tandis que notre philosophe, satisfait de voir grouiller du monde dans ses bâtisses, se promenait en se frottant les mains et en disant à ses camarades : « Croyez-vous que ces gre-dins-là sont assez heureux de m'avoir ? Regardez comme ils montent sur l'échelle de la civilisation. » Et voilà comment les faiseurs de systèmes n'hésitent jamais à travailler au bonheur de l'humanité en la rendant, pour son bien, aussi malheureuse que les pierres. Le colonel de Martimprey, heureusement, mit le holà aux fantaisies humanitaires de son subordonné, et les tentes en pierre du capitaine Richard retournèrent à leur destinée naturelle, en devenant des ruines, envahies par les herbes folles et habitées par les scorpions.

Une institution moins prétentieuse, mais plus pratique, était en train de périr aussi, quand je vins à Orléansville. Le colonel de Saint-Arnaud, qui savait

combien l'oisiveté des camps est redoutable pour la santé et les mœurs des troupes, avait imaginé de leur offrir une distraction chère aux Français, en installant un théâtre à Orléansville. Il avait fait venir une troupe de comédiens assez passable, à laquelle s'étaient joints les militaires de la garnison doués de dispositions dramatiques. Il avait nommé directeur du théâtre un lieutenant d'infanterie nommé Ameleu, qui avait de l'esprit et des goûts artistiques. Quant à la subvention, les insurgés du Dahra l'avaient fournie. Elle manqua naturellement quand ils furent domptés. Le colonel de Martimprey, ennemi par nature de toute espèce de virement, n'ayant plus de fonds pour payer les artistes, fut obligé de les laisser partir. Et le théâtre, réduit aux seules ressources de la garnison, fut bientôt contraint de fermer ses portes. C'était dommage, car le théâtre d'Orléansville était devenu presque célèbre en Algérie, et il nous eût été bien utile pour relever un peu le moral de nos hommes, en face du terrible fléau qui vint fondre sur eux à ce moment : le choléra.

En octobre 1849, le général du génie Charron, gouverneur de la colonie, fit relever à Orléansville le 16^e de ligne par le 12^e de ligne, venant de Marseille et apportant avec lui le germe de l'affreuse maladie qui, pendant l'été précédent, avait ravagé toute la France. Le jour même de l'arrivée du régiment, un homme entra à l'hôpital, présentant des symptômes suspects. Le lendemain, quelques-uns de ses camarades le rejoignirent, et bientôt nous ne pûmes plus nous dissimuler la vérité : nous avions le choléra. Les médecins, à cette époque, ne savaient guère comment prévenir ni comment combattre l'épidémie, qui, au bout de quelques jours, sévit d'une façon cruelle sur toute la garnison. Un détail montrera son intensité et l'importance de la mortalité. Nous étions cinq officiers de spahis, à Orléansville. Trois moururent : le capitaine commandant l'escadron,

M. Damiguet de Vernon ; son lieutenant en premier, Curély, le fils du célèbre cavalier du premier Empire, mon ancien camarade aux spahis d'Oran, et un sous-lieutenant, M. de Dampierre. Le commandant de Mirandol et moi, nous fûmes seuls épargnés. Dans les autres corps de la garnison, la proportion fut peut-être moindre, mais tous payèrent un large tribut à la mort. A force de calme, d'énergie et de dévouement, le colonel de Martimprey réussit pourtant à maintenir le moral de ses troupes. Il se multiplia pour combattre l'épidémie, non seulement dans l'armée et dans la population civile, mais encore chez les tribus voisines, parmi lesquelles elle s'était propagée. Tous les jours, nous nous rendions à l'hôpital pour surveiller et encourager les services sanitaires, pour voir et pour consoler les malades, et tous les jours, je revenais, pénétré d'une admiration croissante, en face de la hauteur de caractère et de la sérénité d'âme de mon chef. Quel grand cœur ! Et j'ajouterai : quel grand chrétien ! Cette situation atroce se maintint pendant deux longs mois. Le choléra s'était rapidement étendu sur tout le territoire de l'Algérie, et ce fut au moment où il atteignait son maximum qu'éclata l'insurrection des Ziban, terminée par le siège meurtrier de Zaatcha, un des épisodes de guerre qui ont fait le plus d'honneur à l'armée d'Afrique et qui suffirait, à lui seul, à immortaliser le nom de Canrobert.

Il fallait s'attendre à ce que la révolution de Février eût son contre-coup en Algérie, à ce qu'elle réveillât, dans l'âme des chefs, l'espoir de la délivrance, à ce qu'ils en profitassent pour essayer de secouer un joug abhorré dont la haine, après dix-huit années de guerre incessante, était assoupie, mais non pas éteinte. Heureusement pour nous, il n'y avait plus, en Algérie, une tête assez forte et assez puissante pour grouper en un seul faisceau les fanatismes, les rancunes et les mécontentements. Abd-el-Kader avait fait sa soumission entre

les mains du duc d'Aumale. Il était notre prisonnier. S'il eût été libre, son génie lui aurait révélé les embarras du vainqueur, obligé de concentrer ses forces pour faire face à de redoutables éventualités, au milieu de l'Europe troublée par ses propres folies; et son prestige en eût fait le chef incontesté, capable de nous ravir peut-être notre conquête. Jamais on n'avait vu surgir autant de Si-Mohammed-ben-Abdallah, car c'était là le nom invariable que se donnaient tous les faux chérifs, se disant envoyés par Dieu pour chasser les chrétiens. Mais ces Si-Mohammed-ben-Abdallah agirent isolément, et nous n'eûmes à combattre que des insurrections partielles, isolées, des efforts incohérents qui ne purent mettre en cause notre domination. De toutes ces révoltes, l'insurrection des Ziban fut la plus grave. Elle est la seule dont on se souvienne encore. Insignifiante au début, elle emprunta son importance à l'impossibilité où nous nous trouvâmes, momentanément, de réunir des forces suffisantes pour l'écraser dans l'œuf, et aux efforts considérables que nous dûmes faire, par la suite, pour ressaisir tout le sud de la province de Constantine.

On appelle Zab au singulier, et Ziban au pluriel, une vaste région sablonneuse qui s'étend au sud des montagnes de l'Aurès, et que ses nombreuses oasis, piquetant la surface jaunâtre du désert qui commence, ont fait comparer à une peau de panthère. Biskra est la principale de ces oasis. Occupée en 1844, sous le commandement du duc d'Aumale, après une lutte meurtrière, elle était devenue le chef-lieu d'un cercle militaire important, dépendant de la subdivision de Batna. Son commandant supérieur, en 1849, était le commandant de Saint-Germain, officier de haute mine et de grandes allures, très estimé de ses chefs, qui avait acquis une réelle influence sur les indigènes, par une administration à la fois honnête, forte et bienveillante,

et dont la réputation dépassait de beaucoup les limites de son cercle.

Au mois de juin, des avis secrets lui étaient parvenus, annonçant que les habitants de plusieurs oasis, fanatisés par un certain Bouzian, homme d'un courage indomptable et d'une énergie farouche, montraient de mauvaises dispositions. Pour jeter un coup de sonde au milieu de tout ce monde-là, le commandant de Saint-Germain fit partir son chef du bureau arabe, le capitaine Seroka, afin de lever dans les oasis des Ziban l'impôt sur les palmiers : la « lezma », pensant que la rentrée plus ou moins facile de cet impôt lui donnerait des indications mathématiques sur l'état moral du pays.

Le capitaine Seroka n'éprouva d'abord pas de difficultés sérieuses. Mais au village de Zaatcha, situé à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Biskra, les cavaliers qu'il avait envoyés, pour porter au chef de l'oasis les lettres de commandement, trouvèrent une population franchement hostile, refusant l'impôt. Ils eurent toutes les peines du monde à s'échapper.

Le commandant de Saint-Germain, informé de l'incident, pensa que sa présence et son influence personnelle suffiraient à tout calmer. Il réunit les forces indigènes dont il disposait : les cavaliers du goum, leur adjoignit une compagnie de tirailleurs indigènes et se porta rapidement à leur tête sur Zaatcha. Les gens de l'oasis, qui se rendaient bien compte des conséquences de leur attitude, s'étaient mis en défense. Il fallut en découdre, et dans une lutte inégale, le brave commandant trouva une mort glorieuse. Ce fut une grande perte pour nous, et pour les insurgés un succès qui enflamma leur audace. Bientôt les habitants des oasis voisines, Farfar, Lichana, se joignaient à eux et faisaient le serment solennel de partager leur sort, quel qu'il fût. Pour bien comprendre la situation où cette

révolte nous surprenait, il faut se rendre compte, d'abord, que la saison chaude rendait toute opération dans le Sud extrêmement pénible, et ensuite qu'un peu partout, des agitations semblables absorbaient toutes nos forces disponibles.

Le colonel de Martimprey, fanatique de l'Algérie, entretenait, avec les principaux officiers des trois provinces, une correspondance active qui passait sous mes yeux et me permettait de suivre, presque jour par jour, les opérations militaires les plus diverses. Ainsi, le général Herbillon, commandant la division de Constantine, était avec le gros de ses forces en Kabylie, occupé à châtier la tribu des Beni-Toufout. Le général de Salles opérait, sur la route de Sétif à Bougie, contre les Beni-Barhim. Le colonel Carbuccia, commandant la subdivision de Batna, sur le territoire duquel, par conséquent, avait éclaté la révolte des Ziban, manœuvrait à la tête de trois bataillons et de trois escadrons de chasseurs d'Afrique, pour ramener à l'obéissance les Ouled-Sahnoun, qui s'étaient révoltés contre leur caïd et le tenaient assiégé dans une maison fortifiée. La division d'Alger était trop occupée de ses propres affaires pour venir en aide à la division de Constantine. Le général Blangini manœuvrait contre les Guetchoulas, et le colonel Canrobert, le colonel des zouaves, guerroyait en Kabylie, sur les cimes du Djurdjura, où il livra de très glorieux combats dans lesquels se distingua un jeune chef de bataillon, le commandant de Lavarande, dont un boulet de canon devait plus tard, en Crimée, interrompre la magnifique carrière, alors qu'il était déjà devenu général de brigade. C'est à la dislocation de cette colonne que le 12^e de ligne nous apporta le choléra, à Orléansville.

Tout le monde avait donc, peu ou prou, des Arabes sur les bras, et les insurgés des Ziban profitaient de cette dissémination de nos forces. Enfin le colonel

Carbuccia, redevenu libre, se rabattit sur eux. Il crut qu'il viendrait facilement à bout de Zaatcha. Mais, comme il ne disposait pas d'artillerie, il fut repoussé. Ce nouveau succès porta à son comble l'enthousiasme des insurgés. Presque toutes les oasis des Ziban s'unirent à eux. Les grandes tribus sahariennes réunirent leurs meilleurs cavaliers pour venir à leur secours. Les montagnards de l'Aurès s'agitèrent à leur tour, à tel point qu'il fallut faire escorter solidement les convois, entre Batna et Biskra, et tout ce que put faire le colonel Carbuccia fut de se poster en observation devant Zaatcha, pour attendre les renforts et surtout l'artillerie qu'il demandait.

Jetons un coup d'œil sur l'oasis, et nous comprendrons devant quel obstacle se trouvait l'assaillant déconcerté, qui n'avait pas su proportionner les moyens d'attaque au but à atteindre. Figurez-vous trois couches de végétaux superposées. D'abord une forêt de palmiers portant dans les airs leurs têtes épanouies. Audessous, une seconde forêt d'arbres fruitiers de toute espèce; et enfin, au ras du sol, un tapis de plantes herbacées et légumineuses. Sous nos arbres d'Europe, le soleil anémique ne pénètre pas assez pour faire pousser des plantes. Mais là, les rayons de feu passent à travers les palmes de la première couche comme à travers un tamis. Ils réchauffent et fécondent les arbres de la seconde couche, qui se couvrent de fleurs et de fruits, et arrivent enfin, amortis et tempérés, sur les plates-bandes des jardins. Les serres chaudes, avec leur fouillis, peuvent seules donner une idée de l'oasis de Zaatcha.

Dans cet amoncellement de verdure, jetez au hasard des maisons bâties en brique crue, qui ressemblent à de gigantesques fourmilières, et, dans tous les sens, des murs de même matière qui entourent chaque jardin. Posez au milieu de cet inextricable labyrinthe,

défendu par de nombreux et invisibles combattants, un gros village, protégé par un mur d'enceinte élevé derrière un large et profond fossé que l'on peut, en un clin d'œil, remplir d'eau, et vous aurez la représentation exacte de la formidable forteresse dont la nature avait fait presque tous les frais, qu'il s'agissait d'emporter.

Le général Herbillon jugea l'entreprise assez considérable pour en venir prendre lui-même la direction, attirant à lui tous les renforts disponibles, laissant à Constantine le général de Salles, avec trois bataillons et trois escadrons destinés à assurer la marche de ses convois entre Batna et Biskra, et portant sur Bouçaâda le colonel de Barral, chargé d'appuyer la colonne principale.

Le 5 octobre seulement, à cause de l'éparpillement des troupes et de la chaleur, le général Herbillon fut en mesure d'agir. Il commença par manœuvrer pour isoler Zaatcha des oasis voisines. Mais il n'avait pas assez de monde pour l'investir, et il résolut de marcher lentement et directement sur le village. Un véritable siège, auquel vint prendre part la colonne du colonel de Barral, commença et dura jusqu'au 20 octobre. Ce jour-là, l'artillerie ayant ouvert, depuis la veille, deux brèches qui semblaient praticables, l'assaut fut donné, à six heures et demie du matin. Vingt-cinq sapeurs du génie, précédant une compagnie d'élite de la légion étrangère, suivie par une compagnie du 5^e bataillon de chasseurs à pied, abordèrent, sous les ordres du colonel Carbuccia, la brèche de gauche, au milieu d'une grêle de balles. Arrivée sur la brèche, la tête de colonne se trouva arrêtée par un pan de mur que les défenseurs firent tomber sur elle et qui écrasa neuf soldats; d'où désordre et retraite de la colonne, qui alla chercher un abri dans les tranchées.

A droite, le colonel Dumonteil, du 42^e de ligne, à la

tête du premier bataillon de son régiment, précédé par une section du génie, traverse le fossé, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, et aborde la brèche, qu'il occupe pendant deux heures. Mais, malgré les efforts des sapeurs du génie, il est impossible de franchir les décombres. Plus de cent hommes, dont dix-sept tués, sont à terre, et parmi les blessés, un nombre disproportionné d'officiers. Parmi les défenseurs, beaucoup ont été portefaix à Alger et visent uniquement les chefs. Le général Herbillon se décide à faire sonner la retraite. Ce nouvel insuccès attire de nouveaux défenseurs dans Zaatcha, et exalte tellement les Arabes qu'à la nuit, ils tentent une attaque contre les tranchées. Mais ils sont promptement et vigoureusement repoussés.

Force fut donc au général Herbillon d'appeler encore à lui de nouveaux renforts et de pousser les travaux du siège, entravés à chaque instant par des attaques venues du dehors ou de la place elle-même. Dans un de ces engagements, nous perdîmes le colonel Petit, directeur du génie, chargé en cette qualité des travaux d'approche. Il eut l'épaule brisée, et mourut de cette blessure, qui avait exigé la désarticulation du bras. Les journées des 30 et 31 octobre appartenirent à la cavalerie, qui se mesura deux fois, dans des conditions identiques, avec les cavaliers sahariens venus au secours de Zaatcha et appuyés par de nombreux tirailleurs, embusqués derrière les murailles de l'oasis. Elle fournit plusieurs charges très brillantes, sous les ordres du colonel de Mirbeck, du 3^e de chasseurs, et finit par avoir raison des nomades, que la venue de nombreux renforts, se rendant à marches forcées sur Zaatcha, allait rendre plus prudents.

En effet, le colonel Canrobert, à qui l'on recourait toujours quand il y avait de grands services à rendre et de grands dangers à affronter, accourait d'Aumale, amenant avec lui l'élite de ses zouaves, 1,800 hommes, qui

arrivèrent, au commencement de novembre, avec une précision mathématique, à la minute indiquée, encore qu'ils eussent parmi eux quelques cas isolés de choléra. En même temps, le colonel Daumas partait de Médéah pour aller contenir les Ouled-Nayls et les empêcher de venir au secours de Zaatcha. Enfin, deux bataillons vinrent par la mer, l'un d'Oran, l'autre de Bougie, jusqu'à Philippeville, d'où ils furent dirigés sur le théâtre des hostilités.

Le 26 novembre, à huit heures du matin, l'assaut suprême fut donné par trois colonnes de huit cents hommes chacune, franchissant, avec une ardeur irrésistible, trois brèches pratiquées par la sape et le canon. A leur tête marchaient trois héros : le colonel Canrobert, c'est-à-dire la bravoure faite homme, le colonel de Barral, qui devait être tué quelques mois plus tard, comme général de brigade, dans une expédition aux portes de Bougie, le lieutenant-colonel de Lourmel, du 8^e de ligne, qui devait mourir en Crimée des suites d'une blessure reçue le jour d'Inkermann, en poursuivant les Russes jusque dans les fossés de Sébastopol. Une quatrième colonne, sous les ordres du commandant Bourbaki, complétait, cette fois-ci, l'investissement de la place ; et toute la cavalerie, rangée en bataille, était prête à repousser les attaques du dehors.

Au moment de se ruer sur la brèche, Canrobert, se tournant vers ses hommes, leur adressa ces paroles enflammées qui les électrisèrent : « Zouaves ! si aujourd'hui on sonne la retraite, ce ne sera pas pour vous. En avant ! » Et il se précipita. Derrière lui marchaient, formant son état-major, le capitaine d'état-major Besson, le capitaine Toussaint, le sous-lieutenant Rosetti, du 1^{er} de spahis, le lieutenant de Schar, des zouaves. Puis venait un second groupe, composé de douze sergents et caporaux de bonne volonté. Sur les

quatre officiers, deux, le capitaine Toussaint et le sous-lieutenant Rosetti, furent tués en mettant le pied sur la brèche. Les deux autres furent blessés. Sur les douze sergents et caporaux, huit furent tués ou blessés. L'élan des troupes fut admirable ; mais la défense de Zaatcha fut héroïque. On employa une heure à se rendre maître des rues et des terrasses des maisons. Il fallut ensuite prendre chaque maison l'une après l'autre, et faire le siège de tous les rez-de-chaussée où s'étaient réfugiés les défenseurs. Pas un d'eux ne demanda quartier. Tous, jusqu'au dernier, périrent les armes à la main, et quatre heures après la prise de la ville, des coups de feu partaient encore de dessous les décombres. Bouzian, ses deux fils et Si-Moussa, l'ancien agitateur du sud de Médéah, qui s'était jeté depuis quelques jours dans la place, poursuivis de maison en maison, s'étaient retirés dans la demeure de Bouzian lui-même. Ils s'y défendirent comme des lions, et il fallut faire jouer la mine pour en venir à bout. Leurs têtes furent apportées au général Herbillon, qui les laissa exposées plusieurs jours, afin que leur mort fût bien démontrée. L'assaut de Zaatcha nous coûta deux cents hommes, dont quarante morts. Les officiers furent particulièrement éprouvés. Pendant l'assaut, le commandant Bourbaki, de son côté, livrait un combat très vif contre les gens de Lichana, tandis que les cavaliers du colonel de Mirbeck et les goums du cheik El-Arab refoulaient le mouvement offensif des gens de Tolga.

La prise de Zaatcha produisit un effet moral considérable et amena rapidement la pacification des Ziban. Cependant, il y eut encore comme une dernière convulsion, car les Arabes les plus compromis qui avaient réussi à s'échapper s'étaient réfugiés dans la petite ville de Nahara, dont la position assez curieuse semblait inexpugnable. Au milieu des derniers contreforts de l'Aurès, est creusée une vallée assez large, du sein

de laquelle émerge un piton isolé, en forme de pain de sucre. Sur le sommet, qu'on dirait réservé à l'habitation des aigles, est construite la petite ville de Nahara, où l'état-major de l'insurrection vaincue se croyait en pleine sûreté. Et de fait, il semblait qu'on n'en pût venir à bout que par une sorte de blocus et par la famine. En disloquant ses troupes, le général Herbillon chargea le colonel Canrobert d'éteindre ce dernier brandon d'incendie, et voici quelle ruse imagina le colonel. Il lança ses hommes contre le piton, après leur avoir donné des instructions minutieuses, et brusquement fit sonner la retraite. Les zouaves se retirèrent, dans un désordre apparent dont les défenseurs de Nahara voulurent profiter. Ils descendirent par l'étroit sentier qui serpente sur le flanc de leur colline et s'aventurèrent dans la plaine. Immédiatement la scène changea; la charge sonna et les zouaves, tombant à la baïonnette sur les Arabes, remontèrent avec eux les pentes escarpées et, avec eux, entrèrent dans la ville imprenable. Ce fut le dernier exploit de Canrobert sur cette terre d'Afrique, berceau de sa gloire. Ainsi finit l'insurrection des Ziban.

Les chefs qui l'avaient domptée furent largement récompensés, et en première ligne, les commandants des trois colonnes d'assaut. Le colonel Canrobert et le colonel de Barral furent nommés généraux de brigade, le lieutenant-colonel de Lourmel fut nommé colonel. Le colonel Daumas, nommé général, fut appelé au ministère de la guerre comme directeur des affaires de l'Algérie, poste pour lequel il était tout indiqué. Quant au général Herbillon, il fut remplacé à Constantine par le général de Saint-Arnaud. On laissa cependant s'écouler quelques mois, pour enlever à cette mesure l'apparence d'une disgrâce. Le général avait évidemment fini par triompher de l'insurrection, mais on pouvait lui reprocher de l'avoir laissée grandir, en en méconnaissant

l'importance et en lui opposant successivement des moyens de répression insuffisants.

Parmi les officiers qui avaient figuré dans ces opérations, nous avons revu le colonel Carbuccia, dont le nom, plus d'une fois, est tombé de ma plume. Le colonel était Corse d'origine, et la finesse italienne revivait tout entière sur sa physionomie, plus éveillée que régulière, et dans ses petits yeux que des lunettes abritaient sans en dissimuler la vivacité. Son menton carré, sa mâchoire puissante, garnie de dents petites et blanches, disaient l'énergie de son caractère. Il était obligeant et aimable, jusqu'à paraître servile aux malintentionnés. Il avait une activité dévorante et lui cherchait partout des aliments nouveaux. Ainsi on l'avait vu, en souvenir des dromadaires de l'expédition d'Égypte, former un petit corps de troupes destiné aux marches rapides dans le Sud et monté sur des dromadaires. Il échoua pour avoir voulu trop bien faire. Au lieu de se borner à employer les dromadaires comme moyen de transport, permettant à l'infanterie de faire, sans trop de fatigue, de longues étapes dans le Sahara, il eut l'idée, un peu biscornue, de vouloir les dresser à des manœuvres d'escadron, ce qui était impraticable. A Batna, il s'adonna à l'archéologie, fouilla les vastes ruines romaines de Lambessa et y fit des découvertes intéressantes. La troisième légion romaine, celle qu'on appelait la « Légion Auguste vengeresse », parce qu'elle avait vengé les désastres subis par Varrus, a été longtemps établie à Lambessa, où l'on trouve à chaque pas ses traces. On y voit encore un temple, fort beau, sur le fronton duquel on a rétabli l'inscription latine primitive, dont voici la traduction : « Ce temple a été élevé par la troisième légion au dieu Esculape, pour le remercier d'avoir conservé la santé à son empereur, Septime-Sévère. » Le colonel Carbuccia fit même restaurer le tombeau d'un tribun militaire, et le décora de cette épi-

taphe : « Le colonel Carbuccia, à son collègue de la troisième légion romaine. »

Grâce aux succès de nos armes, l'année 1849, si féconde en événements dans la vieille Europe, finit en Algérie, au sein d'une tranquillité parfaite. Chez nous, à Orléansville, l'état sanitaire était devenu parfait, et le colonel de Martimprey profita de cette sorte d'accalmie pour prendre, au commencement de 1850, un congé, afin d'aller embrasser en France un fils qui venait de lui naître et que, hélas ! nous conduisions au tombeau l'an dernier, après une carrière militaire et parlementaire aussi brillante que courte. L'intérim du commandement de la subdivision fut confié au colonel du 12^e de ligne, le colonel Dolomieu-Beauchamp, un excellent homme qui cachait un cœur tendre sous un aspect rébarbatif et terrible. Il me conserva auprès de lui, et j'employai mon temps à tenir le colonel de Martimprey si bien au courant des moindres incidents que, lorsqu'il revint, il put croire qu'il n'avait pas un seul instant quitté son poste.

XIII

MON ESCADRON.

Le colonel Lauër. — Un mot de Wellington. — Une inspection générale. — Chef de bureau arabe. — Le capitaine Sauvage. — Les comptes des spahis. — Lettres anonymes. — Prévarication. — Mes officiers. — Mes sous-officiers. — Mes soldats. — Un bon nègre. — L'escadron a passé !

Mes fonctions spéciales auprès du colonel de Martimprey prirent fin au milieu de l'été de 1850, au moment où je fus appelé à prendre le commandement du 1^{er} escadron du régiment, à Blidah, où je revins vivre, et dont les délices, succédant à la température infernale d'Orléansville, me semblèrent encore plus exquises. Ce poste, objet de mon ambition, revenait par droit d'ancienneté au capitaine Bréauté, du 3^e escadron. La chance voulut que cet officier eût obtenu à Médéah une concession importante, où il s'adonnait avec succès à la culture de la vigne, qui apparaissait déjà vaguement comme une des sources de la future prospérité de notre colonie. Il s'était donc transformé en *gentleman farmer*, ce qui lui avait attiré une boutade spirituelle du capitaine Piat, lui envoyant un jour un ordre de service, avec cette inscription humoristique : « A Monsieur Bréauté, jardinier à Médéah, faisant fonction d'officier de spahis. » Il fit valoir l'intérêt de la colonisation, pour être maintenu à Médéah, et sacrifia la pre-